Publié dans : RAIMONDI, Gianmario / REVELLI, Luisa (éd.) 2008 : *La dialectologie aujourd'hui. Atti del Convegno internazionale «Dove va la dialettologia?»* Saint-Vincent-Aoste-Cogne, 21-23 septembre 2006: 69-85

Les apports de la dialectologie à une linguistique de demain: quelques réflexions inspirées par le polymorphisme du francoprovençal valaisan.

Andres Kristol, Université de Neuchâtel

1. Un passé glorieux

Si, dans la plupart des pays européens, pour des raisons idéologiques, les dialectes ont été méprisés et leur emploi stigmatisé, l'espace galloroman détient la palme dans ce domaine[1]. Dans de larges régions du monde francophone, nous trouvons aujourd'hui des paysages linguistiques complètement dédialectalisés. Ce sont des déserts pour la recherche dialectologique traditionnelle, des déserts où la «biodiversité» linguistique a été complètement détruite. Et même dans les régions où les langues vernaculaires ont résisté le plus longtemps à la persécution idéologique dont elles ont fait l'objet, la rupture est pratiquement achevée. La transmission naturelle des langues traditionnelles aux jeunes générations a généralement cessé. On sait que dans cette situation désespérée, la dialectologie française a développé des méthodes de travail particulièrement subtiles, des méthodes spécifiques, nécessaires à des enquêtes dans ce milieu extrêmement défavorable qu'est le milieu des «patoisants» de France, et je pense d'ailleurs que certaines de ces méthodes pourraient également servir lorsqu'on travaille actuellement sur des sociolectes marginalisés. Mais il est vrai que dans ces circonstances, il est difficile, pour un dialectologue du galloroman, de parler de l'avenir de la dialectologie. Qu'est-ce qui nous reste à faire ? Quelle peut être notre fonction dans et pour le monde de demain ?

La dialectologie, dans l'histoire de la recherche linguistique, a un passé glorieux. Vers la fin du XIXe et au début du XXe siècle, elle a joui d'une haute réputation. Elle a été à la pointe de la recherche linguistique. Elle a été un des principaux moteurs du progrès scientifique dans le domaine des sciences du langage. Elle a été à l'origine de plusieurs courants de recherche qui ont marqué le XXe siècle. Lorsque Gilliéron a publié son monumental *Atlas linguistique de la France*, le ministère français de l'Instruction publique, qui a reconnu l'intérêt de la connaissance des dialectes de France – qui avaient déjà commencé leur déclin à ce moment-là – a fait distribuer gratuitement l'Atlas aux bibliothèques et à un grand nombre de centres d'études (Séguy 1973: 67).

La dialectologie est la toute première branche de la linguistique moderne qui a commencé à observer de manière précise les faits concrets du langage vivant et à développer les outils scientifiques pour la description de la langue parlée. La dialectologie naissante a été la première véritable «linguistique de la parole». Dans un certain sens, elle a repris à son compte le crédo qui avait été formulé par Vaugelas au XVIIe siècle, mais qu'on avait eu tendance à oublier:

> «La parole qui se prononce, est la première en ordre et en dignité, puisque celle qui est escrite n'est que son image.» (*Remarques*, préface II.3)

Par conséquent, ce sont des dialectologues français tels que l'Abbé Pierre Rousselot (1846-1924) qui ont développé les premiers systèmes scientifiques de transcription phonétique. Puisque la

[1] On a parfois l'impression que ce mépris, chez certains collègues français, s'applique également à la recherche dialectologique – attitude ascientifique s'il en est.

dialectologie peut rarement s'appuyer sur des sources écrites, elle a été obligée de s'intéresser à l'oralité, à la langue vivante et spontanée, et ceci bien avant que les moyens techniques tels que le magnétophone ne favorisent l'éclosion d'une linguistique de la langue parlée, comme c'est le cas depuis la deuxième moitié du XXe siècle.

Ainsi, les premiers dialectologues ont commencé à collectionner les mots dialectaux et à transcrire des récits en langue vernaculaire qu'ils recueillaient dans la bouche de leurs contemporains. Ils ont créé de cette manière une nouvelle base pour la recherche linguistique, alors que jusque là, tout le travail linguistique et philologique s'était fait sur la base des documents écrits – mis à part les spéculations philosophiques sur la nature du langage humain. Le premier grand progrès de la recherche dialectologique par rapport aux autres disciplines linguistiques de l'époque, consiste donc dans l'observation impartiale et scientifiquement rigoureuse des faits de la langue parlée.

La conséquence de cette nouvelle démarche scientifique est évidente, et c'est une expérience que nous pouvons faire encore à l'heure actuelle: que se passe-t-il au moment où nous nous mettons à étudier un corpus linguistique concret? À moins que nous n'ayons des œillères idéologiques, la plupart des idées toutes faites sur la langue et sur sa nature s'écroulent; la réalité linguistique est toujours plus complexe que la théorie ne permet de le prévoir. De cette manière, la dialectologie se trouve aux antipodes d'une linguistique théorique ou spéculative. Mais si c'est son point fort, c'est aussi un de ses point faibles, parce qu'on a pu lui reprocher son manque de profondeur théorique.

À partir de la récolte et de l'analyse scientifique des matériaux collectés, dès la fin du XIXe siècle, la dialectologie est devenue la première linguistique variationnelle dans l'histoire de la linguistique. Dès 1891, l'Abbé Rousselot publie son travail fondamental «Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le parler d'une famille de Cellefrouin (Charente)», dans lequel il découvre le fait qu'à l'intérieur d'une seule et même famille, la langue n'est pas homogène: les différents membres de la famille peuvent utiliser des formes dialectales légèrement divergentes. Dès ses débuts, grâce à une observation précise du langage parlé, la dialectologie découvre ainsi le principe fondamental de l'hétérogénéité du langage en synchronie, le principe de la coexistence de plusieurs formes parallèles et alternatives dans n'importe quelle communauté linguistique.

Ce que Rousselot a démontré pour une famille individuelle a été confirmé peu après par le linguiste suisse Louis Gauchat, dans son fameux article de 1905 «L'unité phonétique dans le patois d'une commune». Dans ce chef-d'œuvre d'observation précise et de pénétration du matériau linguistique recueilli, Gauchat analyse l'hétérogénéité linguistique du dialecte de Charmey (canton de Fribourg, Suisse) et il conclut:

> Il importe de constater qu'à Charmey, où toutes les conditions sont plutôt favorables à l'unité, la diversité est beaucoup plus forte que je ne me le serais imaginé après une courte visite. […] L'unité du patois de Charmey, après un examen plus attentif, est nulle. (1905: 222)

Gauchat est ainsi le premier, dans l'histoire de la linguistique, qui a reconnu les facteurs sociolinguistiques de l'âge et du sexe, etc. comme les principes de différenciation du langage dans n'importe quelle communauté villageoise et en même temps comme le «moteur» de toute évolution diachronique de la langue. William Labov, le grand sociolinguiste américain (cf. 1976: 70), ne s'y est pas trompé lorsqu'il a reconnu Louis Gauchat comme l'un de ses prédécesseurs.

Après Gauchat, le principe de la diachronie dans la synchronie, de la variation à l'intérieur d'une seule et même communauté linguistique, découverte qui a bousculé pas mal d'idées préconçues sur le «système linguistique», a été confirmée par un autre dialectologue français, Terracher, dans ses *Aires morphologiques dans les parlers populaires du nord-ouest de l'Angoumois* de 1913-14, qui confirme les résultats de Gauchat pour le domaine de la morphologie.

Mais cette découverte de la variation linguistique qui caractérise chaque communauté linguistique, quelle que soit son importance numérique, n'est pas tout. La dialectologie a également été à l'origine de certaines des grandes réalisations lexicographiques du XXe siècle que tous les spécialistes connaissent – le *FEW*, le *LEI*, ou les grands dictionnaires nationaux suisses (*GPSR*, *DRG*, *VSI*) – et il est toujours indispensable de disposer d'une solide formation en dialectologie pour collaborer à la rédaction de ces ouvrages. La dialectologie a produit de grandes monographies dialectales qui ont mis en lumière la richesse du patrimoine linguistique qui est à la disposition de chaque parler individuel[2].

J'ajouterai à cela que la dialectologie s'est chargée d'une mission qui en fait une véritable science humaine: c'est à elle qu'incombe la tâche de préserver la mémoire de la parole humaine. Comme l'écrit Jean Séguy, dans son article de 1973 consacré aux atlas linguistiques de la France par région:

> Rien n'est plus désolant, pour un linguiste, que de savoir qu'une forme du langage, connue en période historique, a disparu sans laisser de traces, ou que de disposer seulement de quelques débris à partir desquels il est rarement possible de reconstituer le tout. (p. 66)
>
> Rien de ce que l'homme a dit ou fait ne doit sombrer dans le néant de l'oubli. Dans tous les domaines, notamment dans celui de l'art, on s'efforce de sauver, à tout le moins de conserver sous forme de reproductions. L'attachement à ce qui n'est plus est un sentiment non seulement légitime, mais essentiel au fait humain, où la part de l'inné est extrêmement réduite à côté de l'acquis: presque tout y tient de la tradition, de l'expérience communiquée et constamment enrichie. (p. 85)

En effet, face à la menace qui pèse sur les dialectes encore parlés dans les pays de langue romane, nous avons un devoir de pompiers: il faut agir dans l'urgence pour sauver les meubles. Il s'agit donc de montrer à une jeune génération de chercheurs – et aux autorités politiques et scientifiques qui doivent nous allouer les crédits nécessaires à nos activités de recherche – quel est l'intérêt de ces meubles. Il faudrait mobiliser des armées de dialectologues pour participer à cette opération de sauvegarde[3]. Il est vrai aussi que par son activité «patrimoniale», la dialectologie peut intéresser un public beaucoup plus large que les cercles étroits de la linguistique, un public qui s'intéresse avec nostalgie aux réalités des civilisations du passé.

Mais c'est peut-être là aussi que réside un des plus grands dangers pour l'avenir de la dialectologie: c'est celui de nous voir cantonnés dans le rayon des collectionneurs de papillons, d'antiquités et de curiosités. Je ne méprise pas les amateurs de papillons, les collectionneurs de

---

[2] Ainsi, l'index du troisième volume de *L'inventaire lexicologique du parler de Nendaz* (Schüle 2006), qui est consacré aux activités intellectuelles et sentimentales de l'homme, à la pensée, à la volonté et à la morale, comprend environ 6300 mots, alors qu'on a toujours prétendu que les dialectes étaient pauvres dans le domaine de l'expression des notions abstraites.

[3] La situation est comparable dans un domaine voisin, à savoir la récolte et l'analyse du patrimoine des noms de lieux, où la dialectologie possède – et doit transmettre aux générations à venir – un savoir théorique et un savoir-faire pratique indispensables.

noms de lieux et d'autres curiosités. Ce travail est nécessaire et précieux, et il doit être bien fait. Mais le seul fait de collectionner des mots rares et menacés n'est pas encore une activité scientifique. C'est le *préalable* de l'activité scientifique, et la dialectologie ne doit pas devenir une simple affaire de nostalgiques. Le moins qu'on puisse nous demander, c'est une tentative d'analyse des données qui sont à notre disposition. Si la recherche dialectologique, en France, a été discréditée, c'est parce que certains collègues, après les travaux pionniers mentionnés – et les brillantes analyses d'un Gardette ou d'un Séguy – se sont effectivement contentés de collectionner des papillons. Je pense que nous aurions besoin d'une approche plus systémique du phénomène dialectal.

Il est vrai que la dialectologie romane possède une longue tradition, surtout lexicographique, consacrée à l'étude sémasiologique ou onomasiologique de telle ou telle notion spécifique à travers le monde latin et ses dialectes. Je me contente de mentionner ici quelques titres significatifs, sans aspirer à la moindre représentativité:

- «Les formes vulgaires du lat. AMYGDALA 'amande' et leur répartition dans les langues romanes» (Paul Aebischer 1950)
- «Les dénominations du *ruisseau* dans les parlers provençaux» (Jean-Claude Bouvier 1974)
- «Les désignations du *tisserand* dans le domaine gallo-roman: étude d'un vocabulaire artisanal et technologique (Kenneth E.M. George 1978)
- «Les désignations romanches de la *coccinelle*» (Gunhild Hoyer 1996)

En général, les travaux de ce genre sont de véritables chefs-d'oeuvre d'érudition et de précision, qui illustrent les principes de l'évolution phonétique et de ses accidents de parcours, la propagation des éléments lexicaux à travers l'espace géographique, le contact des langues, le fonctionnement de l'étymologie et de l'imaginaire populaire dans les dénominations étudiées, et dans la remotivation de dénominations déjà existantes. Mais ce sont des travaux dont l'approche et la méthodologie remontent aux articles fondateurs que Gilliéron (1905, 1912, 1918, etc.), Jaberg (1908, 1911, 1930, 1936, etc.) et Jud (1908-11, 1925, etc.) ont publiés au début du XXe siècle sur la base des matériaux de leurs atlas. Honnêtement, malgré l'admiration que j'ai pour ces petites perles de la recherche dialectologique, je me demande parfois quelle est la pertinence des travaux les plus récents dans ce domaine pour le développement de la recherche linguistique en tant que telle, et quelle est leur pertinence pour une meilleure compréhension du phénomène «langue» (et «dialecte»). Et je me demande quel est le rayonnement de ces travaux en dehors des cercles étroits de la dialectologie romane.

Dans un sens, les choses se sont gâtées au moment glorieux même où la recherche dialectologique, sous l'impulsion de Jaberg et de Jud, a découvert le lien entre les mots et les choses, et que la recherche dialectologique a commencé à devenir de plus en plus ethnographique. Je ne renie aucunement la grande tradition de recherche connue sous l'étiquette «Wörter und Sachen» de la dialectologie de la première moitié du XXe siècle. Mais j'estime que nous sommes restés trop longtemps prisonniers du paradigme intellectuel des «Wörter und Sachen»: les «Wörter und Sachen» ne sont pas toute la langue, et nous aurions d'autres dimensions encore de la réalité dialectale à explorer.

Le problème, à mon avis, c'est le fait que la dialectologie – française surtout – s'est reposée sur ses lauriers, et a commencé à stagner. Je m'explique. Il est vrai que dans la deuxième moitié du

XXe siècle, elle a progressivement perfectionné ses méthodes d'enquête. Elle a refait les premières enquêtes avec des réseaux plus denses, avec un plus grand nombre de témoins, et avec des questionnaires plus élaborés. Après l'*ALF*, on a réalisé les nouveaux atlas linguistiques et ethnographiques de la France par région. Mais les paradigmes intellectuels – et la présentation des matériaux[4] – sont restés les mêmes[5]. Au cours des quinze dernières années, nous avons commencé à développer les méthodes d'une dialectologie assistée par ordinateur. Mais l'introduction de l'informatique comme outil de travail n'a rien produit de réellement novateur. Même les premiers atlas dialectologiques «sonores» (Goebl 1998s., Marquet 1999) restent fidèles à la logique des atlas sur papier, dans leur orientation essentiellement phonétique et lexicale[6].

Je dirais même que certains questionnements hérités des fondateurs de notre discipline nous ont empêchés de voir la réalité linguistique globale des parlers sur lesquels nous travaillons. Je lance donc ici un appel à un renouvellement de notre discipline par de nouvelles approches, de nouveaux questionnements à l'égard des matériaux qui sont à notre disposition – ou que nous continuons à récolter.

2. Vers un avenir de la dialectologie

Sans pouvoir proposer une révolution, l'approche que j'aimerais illustrer ici repose sur les travaux pour l'*Atlas linguistique audiovisuel du francoprovençal valaisan* ALAVAL (cf. aussi l'article de Diémoz/Kristol dans ce volume). Il s'agit d'une toute petite tentative de sortir des ornières de nos traditions, et de renouveler notre vision du fait dialectal. Le premier exemple que j'ai retenu, c'est la morphologie de l'infinitif de «*venir*» (et de son «jumeau, «*tenir*»).

Le projet ALAVAL s'inscrit évidemment dans la logique de la plupart des atlas linguistiques: pour nous aussi, il s'agit tout d'abord de sauvegarder une documentation linguistique avant qu'il ne soit définitivement trop tard. Mais nous ne désirons pas nous arrêter là, et surtout, nous collectons des informations d'une autre nature que les atlas traditionnels d'orientation phonétique ou lexicale. Sur la base des enquêtes que nos avons réalisées entre 1994 et 2001, nous travaillons actuellement à un volume d'analyses morphologiques et syntaxiques, parce que c'est le domaine le moins exploré de nos systèmes linguistiques dialectaux.

Lorsqu'on consulte les publications dialectologiques traditionnelles, l'image des dialectes valaisans, pour la problème mentionné, est la suivante. Dans les *Tableaux phonétiques des patois suisses romands* (Gauchat et al. 1925) qui sont notre meilleure source – c'est un ouvrage réalisé par des chercheurs hautement qualifiés, avec une méthode d'enquête intelligente et précise[7] – le résultat est le suivant:

---

[4] Des matériaux bruts, transcrits et répartis dans l'espace géographique représenté par la carte, sans la moindre tentative d'analyse et d'explication – exception faite de l'Atlas linguistique de la Gascogne, dont l'exemple n'a pas été suivi, et de l'Atlas linguistique de la Wallonie, qui n'est pas de tradition française.

[5] Je ferai ici une exception pour les travaux de dialectométrie (Séguy 1973a, Guiter 1973 et Goebl, *passim*) ou la récente tentative de Brun-Trigaud et al. (2005) d'analyser les données de l'ALF, mais qui développe en fait un courant de recherche initié par Jaberg (1908, 1936).

[6] Le deuxième volume de l'*ALD*, en revanche, dont les enquêtes ont commencé en 2001, intègre des questions de morphologie et de syntaxe.

[7] En particulier, le questionnaire s'appuie sur un choix de petites phrases complètes, qui permettent de montrer les formes telles qu'elles apparaissent dans un contexte naturel

Tableau LXVa Col. 388-393, Nos 1-31	388 Le médecin	389 a dû	390 venir
	mĕdicu	debūtu	venīre
II. Valais			
17. Saint-Gingolph .	*lê mâidêsaẽ**	*a *falŭ*	*vênĭ*
18. Collombey. . .	*lê mĕ̀tsẽ**	*ĕl* a djŭ*	*vênĭ*
19. Champéry. . .	*lê mêdêsãẽ**	*ă dj̄ŭ**	*vênãẽ**
20. Martigny . . .	*lê mĕ̀dêsẽĩ**	*l è zu òblĭdzằ*	*dê* vênĭ**
21. Orsières . . .	*lò mĕ̀dêsẽĩ**	*l ă dyŭ*	**vĕ̀nĩ*
22. Lourtier . . .	*ê mèdêçıẽĩ**	**a *dù**	*vệnẽĩ*
23. Fully	*lê maidêẽĩ**	*l a ḍŭ**	**vĕ̀nĩ**
24. Conthey . . .	*ŏ̀ mĕ̀dêṣẽĩ*	*a dj̄yŭ**	*vẻnĩ**
25. Nendaz. . . .	*ĭ meidêsẽ*	*ă *dj̄yŭ̄**	*ĭnĭ**
26. Savièse. . . .	*ĭ *mĕ̀dësẽ**	*l a *djyŭ*	*ĭnĭ*
27. Ayent	*lê mĕ̀rĕ̀sẽ**	*l a fălŭ*	*ĭnĭ*
28. Miège	*lẻ̀ mĕ̀dêsĩṅ**	*y ă *dj̄yŭ*	*vĕnĭ**
29. Grône	*lẻ̀ mĕ̀dĕ̀sẽ**	*y a fălŭ̀(k)*	*vĕ̀nĭ̀k*
30. Évolène . . .	*lỉ* mĕ̀dësĭṅ*	*ă jyŭk**	*vënĭ*
31. Grimentz . . .	*lẻ̀ mĕ̀dĕ̀siṅ**	*l a dyŭ̀k*	**vĕ̀nĩṅ**

En fonction des évolutions phonétiques locales, l'infinitif latin VENIRE aboutit aux formes [vėnĭ], [vėnãẽ], [ĭnĭ], [vĕ̀nĭ̀k] et [vĕ̀nĩṅ][8]. La variation géolinguistique est évidente, et elle pourrait être cartographiée.

Les monographies dialectales plus récentes et les dictionnaires consacrés à ces mêmes dialectes confirment entièrement le résultat des *Tableaux phonétiques* – je n'ai retenu que deux exemples pour ne pas alourdir la démonstration, à savoir les dictionnaires d'Évolène (Follonier-Quinodoz 1989) et de Nendaz (Praz 1995)

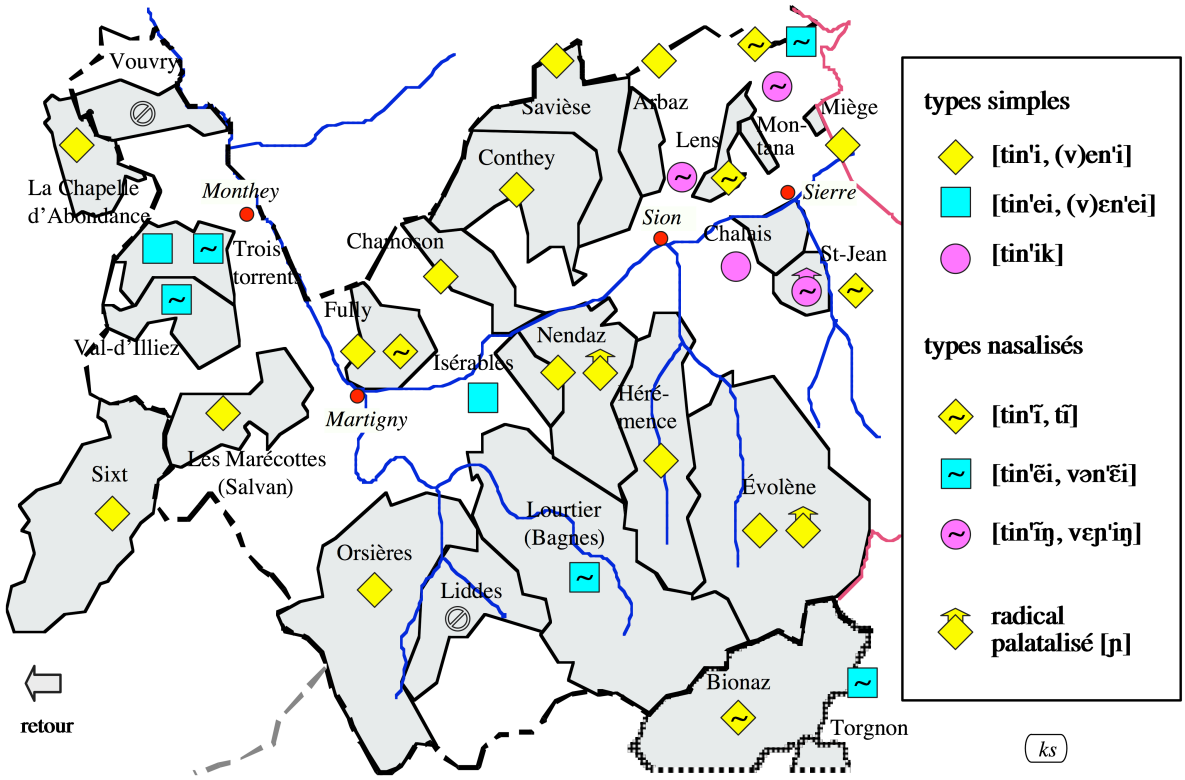
venì (p.p.-oùk), v.i. 1.Venir; **venì a man dè**, loc.impers. Avoir envie: *mè vùnn a man dè*, je désire; *mè vïndrék a man dè tè triyè oùnna kyakâyu*, j'aurais envie de te donner une gifle; *mè vündrék pa a man*, je n'oserais pas; 2.Devenir; **venì vèr**, reverdir; **venì vyòl**, vieillir.

inî, v.i. 1.Venir; ◆ 2.Devenir: *à mountàgne, é àtse chon inouey mégre,* à l'alpage les vaches sont devenues maigres; ◆ 3.Pousser, croître: *i blâ é bien inû,* le blé a bien poussé

Regardons maintenant le résultat de nos propres enquêtes. Ce qui caractérise notre démarche, c'est le principe de la *redondance* des informations. Lorsque nous nous intéressons à la forme de l'infinitif «*venir*», nous insérons la forme recherchée à différents endroits du questionnaire, et nous utilisons également les différentes formes composées: *venir*, *revenir*, *devenir*, *tenir*, *entretenir*.

Et ce qui peut paraître comme un «luxe» se révèle comme une mine d'informations.

[8] Nous conservons ici les transcriptions des *Tableaux phonétiques*.



Carte n° 1: l'infinitif de «venir», «tenir» et de leurs composés

Formes attestées

	parler de	témoin féminin	témoin masculin
1	Arbaz	tɪn'ɪ, œ̃ʃɥɪn'ɪ	en'i, ɔen'i
2	Bionaz	tĩ	-
3	Chalais	-	ɛn'ig
4	Chamoson	sᵊvən'i	-
5	Conthey	ʃoen'i	-
6	Évolène	ʀʏvʏn'iː, ʃövʏɲ'ʏ, vʏɲ'i	
7	Fully	vən'ĩ, vəniː, ʃʊvən'ĩ	
8	Hérémence	œ̃ʃɥn'i	dɪn'ɪ
9	Isérables	tən'eɪ, soʊən'eɪ, ʊᵊn'e, rəʊən'e	-
10	La Chapelle d'Abondance	sɔvn'ɪ	vn'i
11	Lens	tənĩ, ʃɔʊɛn'iŋ	-
12	Les Marécottes	tɛn'ɪ, vɐ̯n'ɪ, ʁəvɛn'ɪ, ʃövɐ̯n'i	

	parler de	témoin féminin	témoin masculin
13	Liddes	-	-
14	Lourtier	ʁəvən'ɛ̃ə	-
15	Miège	ven'i	ten'i
16	Montana	ʃɔvɛn'ĩŋ, ɛn'eĩᴱ, ɛn'ĩ	-
17	Nendaz	ʃɥin'i, tʃɪn'ɪ	ini, iɲɪ
18	Orsières	ɛ̃søven'i, rəvən'ɪː	-
19	St-Jean	tɛn'ĩ, ɛ̃ʃɔvɛɲ'ĩŋ	-
20	Savièse	œ̃ʃɥin'i	ʀʏvini
21	Sixt	vn'ɪ	-
22	Torgnon	ʁɛve'ɛ̃	-
23	Troistorrents	sʏvʏn'æɛ	vən'æ̃ɪ
24	Val-d'Illiez	ɛ̃suvn'ɛĩ	-
25	Vouvry	-	-

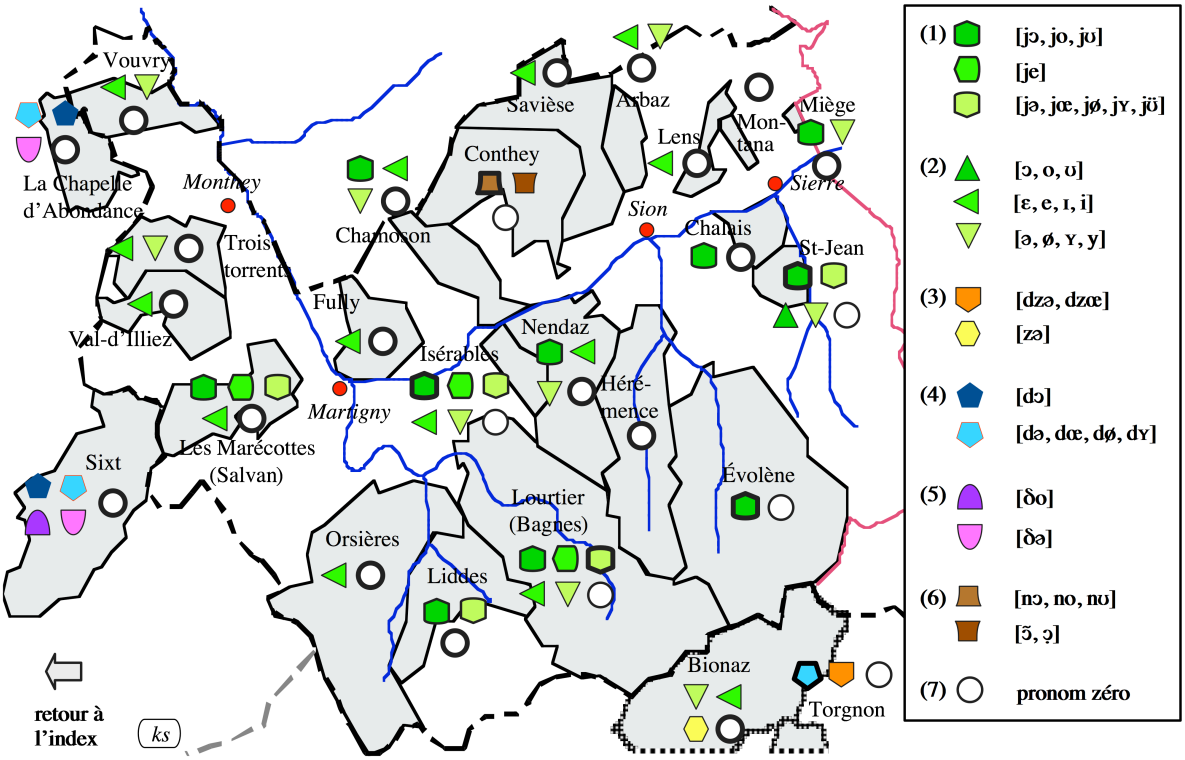
Tout d'abord on découvre le fait réjouissant que les enquêtes entreprises au début du XXe siècle pour les *Tableaux phonétiques* ont fourni des informations parfaitement fiables. En règle générale, les formes relevées par les *Tableaux phonétiques* se retrouvent telles quelles dans nos

enquêtes de la fin du XXe siècle, dans la dernière génération de locuteurs du francoprovençal valaisan. Nos prédécesseurs ont fait du bon travail. À cet égard, la seule innovation de notre atlas audiovisuel – que cet article sur papier est incapable de reproduire – est de permettre à l'utilisateur de voir et d'entendre les informateurs, dans des énoncés qui conservent le rythme, la mélodie, l'intonation et la syntaxe du francoprovençal.

Mais ce n'est pas la chose la plus intéressante, à mon avis. L'observation la plus significative, c'est le fait que dans un grand nombre de parlers, on ne trouve pas une forme unique de l'infinitif, celle qui est consignée dans les *Tableaux phonétiques*, mais deux ou plusieurs: [vʏnˈæɛ] et une forme nasalisée [ʊənˈæ̃ɪ] à Troistorrents, [vəniː] et un allomorphe nasalisé [vənˈĩ] à Fully, [ini] et une forme palatalisée [iɲɪ] à Nendaz (des allomorphies comparables se trouvent à Évolène et à St-Jean). Le comble du polymorphisme est attesté dans notre corpus pour le parler de Montana, où la même locutrice utilise trois formes différentes, [ɛnˈĩ], [ɛnˈeĩ$^{ɐ̃}$] et [(ʃɔ)vɛnˈĩŋ][9].

D'autres cartes de notre atlas ont produit des résultats beaucoup plus complexes encore. Ainsi, là où la recherche dialectologique traditionnelle considérait qu'elle avait accompli son devoir lorsqu'elle pouvait identifier «la forme spécifique du pronom sujet atone» pour chaque parler, nos enquêtes ont révélé l'existence d'un polymorphisme extraordinaire (cf. la carte n° 2), pour la simple raison que, au lieu de poser la question du pronom clitique sujet une fois, pour un verbe spécifique, et de cartographier «le» résultat, notre questionnaire contient la forme correspondante une cinquantaine de fois, dans une multitude de contextes.

[9] En diachronie, les formes en [i], en [ei] et en [iġ, ik] attestées dans le tableau ci-dessus s'expliquent toutes à partir d'un Ī long latin en syllabe libre, qui a dû se diphtonguer en francoprovençal à *[i-i] (à l'instar de Ē > [ei] et de Ō > [ou]). Cette diphtongue s'est ensuite soit simplifiée en [i], soit dissimilée en [ei], soit «durcie» en [ik]. À cette triple évolution du Ī se superpose la possibilité d'une nasalisation de la désinence, à partir du *-n-* final de la base verbale, ce qui explique les formes en [ĩ], [ẽĩ] et [ĩŋ].



Carte n° 2: Le clitique sujet préconsonantique de la première personne du singulier

La variation observable peut paraître effrayante à première vue et difficile à synthétiser: on trouve fréquemment trois, quatre ou cinq formes concurrentielles, dans un même parler, et dans la bouche du même témoin.

Une fois que cet extraordinaire polymorphisme – inattendu, sur la base des documentations existantes (et inconscient, chez les locuteurs concernés, comme nous avons pu le vérifier) – a été constaté, le linguiste cherche à comprendre. Et je pense que c'est là que se trouve une des principales leçons que la dialectologie serait actuellement en mesure d'apporter à la recherche linguistique tout court.

Traditionnellement, depuis l'enquête de Gauchat de 1905 sur Charmey, nous avons l'habitude, lorsque nous découvrons des phénomènes de variation linguistique, de chercher une différenciation fonctionnelle ou de corréler les allomorphes avec des variables d'ordre social ou stylistique, qu'il s'agisse de l'âge, du sexe, du registre sélectionné ou de l'appartenance des locuteurs à un groupe social spécifique. Le propre même de tout travail scientifique consiste à postuler que le phénomène que nous observons possède une explication. Évidemment, dans de nombreux cas, l'analyse des données nous permet effectivement de trouver de telles corrélations. Automatiquement, nous sommes aussi portés à penser que la variation synchronique, observée à un moment donné, pourrait être l'indice d'une évolution diachronique en cours, et Trudgill (cf. p.ex. Chambers/Trudgill ^{2}1998: 70-86), a écrit des pages lumineuses à ce sujet.

Dans les cas concrets des allomorphes du «je» valaisan ou de l'infinitif *venir*, la situation est pourtant différente. Pour les résultats multiples du -ī- latin en particulier, nous avons la chance de

disposer d'une information qui provient d'une enquête publiée en 1899 (Zimmerli, 1899: 139; cf. aussi Fankhauser 1911: 59), qui atteste que la variation que nous avons observée dans notre enquête de 1995 existait déjà à Montana à la fin du XIXe siècle, donc bien avant la naissance de notre informatrice, qui est de 1912. Cela signifie que nous sommes ici en présence d'un phénomène de variation linguistique qui est resté stable tout au long de la période pour laquelle nous sommes documentés, et c'est un phénomène qu'il est impossible de corréler à un facteur de type sociolinguistique. Dans ce cas précis, dans le parler de Montana, les différents allomorphes se valent, et alternent librement dans la bouche du même témoin, tout comme les différents allomorphes du «je» qui se trouvent dans la bouche de la même informatrice d'Isérables. Or, la situation d'enquête qui a produit les différents allomorphes a été strictement la même. En plus, comme le montre l'analyse des matériaux qui sont à notre disposition, la variation n'est pas conditionnée par le contexte phonétique ou syntaxique[10], par la rapidité d'énonciation ou par un autre phénomène de la phonétique phrasale.

Quelle est la conclusion à tirer de cette observation? Personnellement, je pense que nous observons ici un phénomène qui se trouve *en amont* de la variation conditionnée de type diachronique ou sociolinguistique, ou d'une différenciation fonctionnelle: c'est la variation libre en synchronie, c'est le polymorphisme non motivé des formes linguistiques qui caractérise toutes les langues vivantes. Je considère que cette variation, antérieure à une éventuelle assignation fonctionnelle, est indispensable pour le fonctionnement d'une langue vivante, mais c'est un phénomène dont nous ne sommes pas assez conscients[11]. Ce n'est que dans un deuxième temps que la variation libre peut être exploitée à des fins distinctives[12]. Et en effet, dès que nous sommes conscients d'un phénomène variationnel, nous sommes toujours tentés de connoter les différentes variantes disponibles en fonction des différents paramètres sociolinguistiques[13].

Ce processus d'attribution d'une fonction ou d'une connotation peut régulièrement être observé au moment où les grandes langues nationales sont soumises à un processus de normalisation. Il a été particulièrement bien étudié pour l'histoire du français au XVIIe siècle: face à une langue vivante dont ils ne comprenaient pas le fonctionnement, les grammairiens français, par un choix

---

[10] Nous avons systématiquement testé les occurrences du clitique sujet par rapport à son entourage phonique (l'éventualité d'une harmonisation – ou dissimilation – vocalique), sa position dans la phrase (principale ou subordonnée), la présence d'un complément circonstanciel ou d'un adverbe en début de phrase, la co-occurrence d'un pronom régime, d'une négation, et la nature du verbe: aucun facteur ne s'est révélé significatif.

[11] Je considère donc qu'il faut repenser la remarque de Chambers/Trudgill (^{2}1998: 128) qui affirment: «In fact, the variables that have been studied so far suggest that there is no such thing als *free* variation». – Ce débat rappelle évidemment celui, également controversé, de savoir si les «vrais synonymes» existent.

[12] La variation libre ne se limite évidemment pas aux langues dialectales. Elle se trouve également dans les langues dites standardisées. A cet égard, on consultera le – trop peu connu – *Dictionnaire de la prononciation française dans son usage réel* de Martinet/Walter (1973), qui documente la variation dans la prononciation du français chez 17 locuteurs parisiens cultivés. Si, dans son analyse détaillée de ces matériaux, Henriette Walter (1976) a pu identifier certaines tendances de nature diachronique qui expliquent cette variation interne du français contemporain, de nombreuses variantes, de toute évidence, ne sont ni connotées, ni fonctionnellement assignées.

[13] En synchronie, la couleur de nos yeux, celle de nos cheveux ou d'autres caractères distinctifs n'ont aucune «signification» – ce qui n'empêche pas que de tels «signes» aient été utilisés abusivement, à certains moments de l'histoire humaine, à des fins discriminatoires.

largement arbitraire, ont décidé que chaque variante observable devait être connotée: désormais, telle variante librement disponible sera considérée comme populaire, comme provinciale, comme vieillie ou comme soignée[14].

Face à de tels processus, la dialectologie a le devoir de rappeler au monde que la réalité linguistique n'est pas celle des grammaires scolaires et normatives, qui veulent nous faire croire que pour chaque chose et pour chaque réalité grammaticale, il y a exactement une seule forme juste et convenable. La dialectologie a le devoir de rappeler à ceux qui cherchent actuellement à normaliser les langues dialectales survivantes telles que le francoprovençal valdôtain, qu'une langue réelle, une langue vivante n'existe que dans sa diversité interne. Une langue vivante comprend une foule de formes équivalentes, toutes aussi bonnes, tout aussi légitimes les unes que les autres – même si certaines peuvent être connotées comme «vieillies» ou «innovatrices», «populaires», «recherchées» ou – *horribile dictu* – comme emprunt à une langue voisine. Cette diversité interne et cette ouverture – c'est une chose que les grammairiens normatifs n'ont jamais comprise – est une condition même pour la survie de toute langue naturelle. Toute langue vivante est polymorphique ; seule une langue morte ne varie pas. Et ne nous trompons pas. Qui dit diversité ne dit pas simplement diversité régionale ou sociale. Bien sûr que la diversité régionale et sociale existe. Mais l'essentiel n'est pas là. La diversité habite en nous. La variation vient d'abord. Chacun de nous est capable d'exprimer la même chose de différentes manières, tout aussi bonnes, respectables et convenables les unes que les autres.

Et c'est ici, me semble-t-il, que réside un réel espoir pour l'avenir de la dialectologie. Il est évident que dans les régions européennes sur lesquelles nous travaillons, les dialectes traditionnels sont menacés, vont disparaître ou ont déjà disparu. Le linguiste sait que des langues humaines peuvent mourir: de nombreuses langues – humbles ou de haute culture – ont déjà disparu, au cours de la longue histoire du genre humain. Le linguiste n'a pas à intervenir dans ce processus. Il observe et il analyse, même si, à titre personnel, son cœur peut saigner de voir mourir de nombreuses variétés linguistiques autour de lui, des langues auxquelles il peut être sentimentalement attaché.

Mais cela ne change rien aux réalités humaines, dans le domaine du langage. Je revendique donc pour la dialectologie l'étude variationnelle du système langagier. La dialectologie est la linguistique variationnelle par essence – et cette variation ne se limite évidemment pas au paramètre de la variation diatopique. Partout, et à toutes les époques, l'être humain a ressenti le besoin de se distinguer de son voisin, selon l'axe diatopique et diastratique. C'est ce que souligne Jean Séguy dans son article de 1973 (p. 66), dans une remarque qui reprend la distinction entre «esprit de clocher» et «force d'intercourse» proposée par Ferdinand de Saussure dans son cours de linguistique générale:

> Si les dialectes existent, c'est qu'ils ont une ou plusieurs fonctions. Il nous paraît que la fonction du dialecte est double: assurer la communication entre communautés voisines et, contradictoirement, permettre aux collectivités de se démarquer.

Ce qui importe, ce n'est pas la «pureté» (purement fictive) des dialectes traditionnels recherchée par la dialectologie traditionnelle. Ce qui importe, c'est la *fonction* du dialecte – et des néo-

[14] Nous ne nions pas, évidemment, que de nombreuses variables étaient déjà socialement, régionalement ou diachroniquement assignées avant que Vaugelas ne publie ses *Remarques* (cf. à ce sujet Lodge 2004).

dialectes qui sont en train de se développer sous nos yeux (français régionaux, italiens régionaux, quels qu'ils soient).

Même en France, avec son paysage dialectal dévasté par une politique linguistique déplorable, il est possible d'observer l'émergence de «néo-dialectes», de nouvelles variétés de français, dans certaines banlieues, mais aussi dans les provinces traditionnelles comme cela a été montré pour la Normandie (cf. Nolcken 2002). Ces néo-dialectes sont évidemment beaucoup moins diversifiés que les dialectes traditionnels, mais ils procurent à leurs locuteurs de nouveaux espaces de liberté, de variation et d'identification, à travers un petit nombre de traits distinctifs. Je ne pense pas que ces traits distinctifs se soient développés de manière télique – l'évolution linguistique est rarement télique – «pour» permettre aux locuteurs concernés de s'identifier avec leur communauté et se distinguer de leurs voisins. Mais une fois qu'ils existent, leur exploitation devient possible.

Il ne suffit donc pas de se pencher sur les dialectes traditionnels auxquels notre coeur est attaché: la dialectologie nous offre des méthodes de travail que nous pourrions appliquer aux nouvelles variétés linguistiques émergentes qui n'ont pas encore reçu l'intérêt qu'elles méritent. La dialectologie serait en mesure d'étudier les mécanismes de la naissance de nouveaux phénomènes variationnels, et de l'éventuelle assignation de ces variantes à de nouvelles fonctions. En réalité, on a à peine commencé à se poser de telles questions et à se doter des moyens que nécessiterait leur étude. Or, c'est un domaine où nous devrions investir notre savoir-faire, et c'est un domaine où nous pourrions retrouver une pertinence scientifique et sociale que nous avons en partie perdue. Ce faisant, nous prolongerions d'ailleurs notre mission première, à savoir la sauvegarde du patrimoine linguistique humain, même si, pour des raisons sociales d'une nouvelle nature, il s'agira encore de réalités linguistiques humbles et méprisées. Malgré mon regard critique sur certains aspects de la recherche dialectologique, le niveau parfois déplorable de certains travaux qui se réclament de la dialectologie et les préjugés négatifs dont elle fait l'objet de la part de certains collegues français, je reste donc convaincu que notre discipline est une branche adulte de la linguistique, qui apporte sa contribution spécifique à la connaissance du langage humain et conserve ainsi toute sa raison d'être.

En dernière analyse, ce qu'une dialectologie bien comprise pourrait contribuer à nous apprendre, c'est le respect de la diversité humaine. Tout comme les trois formes de l'infinitif à Montana, ou les différentes formes du clitique sujet, nous sommes tous différents, dans notre aspect, dans notre manière de penser, dans nos pratiques langagières – mais nous sommes tous égaux. Dans ce sens, la dialectologie pourrait devenir une école de la tolérance, aux antipodes de ceux qui pensent qu'une seule forme de langue, une seule manière de vivre (la leur, évidemment) est la bonne.

3. Bibliographie

Aebischer, Paul (1950), «Les formes vulgaires du lat. AMYGDALA «amande» et leur répartition dans les langues romanes», in: *Estudios dedicados a Menendez Pidal*, vol. I, Madrid, 1950

ALD = Goebl, Hans (1998s.), *Atlant linguistich dl ladin dolomitich y di dialec vejins = Atlante linguistico del ladino dolomitico e dei dialetti limitrofi = Sprachatlas des Dolomiten-ladinischen und angrenzender Dialekte* / Helga Böhmer… [et al.] materialia collegerunt… ; Hans Goebl opus omne curavit, Wiesbaden.
Cf. aussi http://ald.sbg.ac.at/ald/default%20ald%201%202_i.htm

ALG = Séguy, Jean et al. (1954-73), *Atlas linguistique de la Gascogne*, Paris

ALW = Atlas linguistique de la Wallonie. Tableau géographique des parlers de la Belgique romane d'après les enquêtes de Jean Haust et des enquêtes complémentaires, (1953-), Liège

Bouvier, Jean-Claude (1974), «Les dénominations du 'ruisseau' dans les parlers provençaux», *Revue de linguistique romane* 38, 59-74

Brun-Trigaud, Guylaine / Le Berre, Yves / Le Dû, Jean (2005), *Lectures de l'Atlas linguistique de la France de Gilliéron et Edmont. Du temps dans l'espace,* Paris

Chambers, J.K./Trudgill, Peter (1998), *Dialectology*. 2nd edition, Cambridge

DRG = Pult, Chasper/Schorta, Andrea et al. (1939-), *Dicziunari Rumantsch Grischun*. Cuoira

Fankhauser, Franz (1911), *Das Patois von Val d'Illiez (Unterwallis)*, Halle a. S.

FEW = Wartburg, Walther von (1928-2002), Französisches etymologisches Wörterbuch: eine Darstellung des galloromanischen Sprachschatzes, Bonn, [puis] Basel

Follonier-Quinodoz, Marie (1989), *Olèïnna, Dictionnaire du patois d'Évolène*, La Sage/ Évolène

Gauchat, Louis (1905), «L'unité phonétique dans le patois d'une commune», in: *Aus romanischen Sprachen und Literaturen. Festschrift Heinrich Morf*, Halle, 175-232

Gauchat, Louis/Jeanjaquet, Jules/Tappolet, Ernest (1925), *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*. Neuchâtel

George, Kenneth E. M. (1978), *Les désignations du tisserand dans le domaine gallo-roman: étude d'un vocabulaire artisanal et technologique*, Tübingen

Gilliéron, Jules (1912), *L'aire 'clavellus' d'après l'Atlas linguistique de la France*, Mâcon

Gilliéron, Jules / Edmont, Edmond (1902-10), *Atlas linguistique de la France*, Paris

GPSR = Gauchat, Louis et al. (1924-), *Glossaire des patois de la Suisse romande*. Neuchâtel

Gilliéron, Jules (1918), *Généalogie des mots qui désignent l'abeille: d'après l'atlas linguistique de la France*, Paris

Gilliéron, Jules / Mongin, Jean (1905), *Scier dans la Gaule romane du sud et de l'est*, Paris

Guiter, Henri (1973), «Atlas et frontières linguistiques», in: *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*. Paris, 61-109

Hoyer, Gunhild Sieglinde (1996), «Les désignations romanches de la coccinelle», *Quaderni di semantica* 17/1, 74-100

Jaberg, Karl (1908), *Sprachgeographie: Beitrag zum Verständnis des Atlas linguistique de la France*, Aarau

Jaberg, Karl (1911), «Sprachgeographische Untersuchungen: *s'asseoir*», *ASNS* 126: 371-423

Jaberg, Karl (1930), «*Escalier*. Beitrag zur Geschichte der französischen Schriftsprache und ihrer Beziehungen zu den Mundarten», *Revue de linguistique romane* 6, 91-123

Jaberg, Karl (1936), *Aspects géographiques du langage*, Paris

Jud, Jakob (1908-11) «*Poutre*: eine sprachgeographische Untersuchung. Sprachgeographische Untersuchungen I», *ASNS* 120, 72-95; «Sprachgeographische Untersuchungen: III. Fr. *aune* 'Erle'», *ASNS* 121, 76-95; «IV. Oberit. *barba* 'Onkel'», *ASNS* 121, 96-102; «V. Fr. *aune* 'Erle', 2. Teil, *ASNS* 124, 83-108; VI. Fr. *son* 'Kleie'», *ASNS* 126, 109-145.

Jud, Jakob (1925) «Problèmes de géographie linguistique II: 'Eteindre' dans les langues romanes», *RLiR* 1, 192-236

Labov, William (1972, traduction française 1976), *Sociolinguistique*, Paris

LEI = Pfister, Max/Schweickard, Wolfgang (1979-), *Lessico etimologico italiano*, Wiesbaden

Lodge, R. Anthony (2004), *A sociolinguistic history of Parisian French*, Cambridge

Marquet, Isabelle (1999), *Atlas linguistique parlant d'une région alpine. Entre francoprovençal et occitan*. Grenoble: Centre de dialectologie Université Stendhal (http://w3.u-grenoble3.fr/ellug/livres/atlas/index.html)

Martinet, André/Walter, Henriette (1973), *Dictionnaire de la prononciation française dans son usage réel,* Paris: France-Expansion

Nolcken, Alexandra von (2002), *Einsprachige Mehrsprachigkeit. Sprachwissen und Sprachvariation in der Normandie*, Wihlhelmsfeld

Praz, Arsène (1995), *Yé é ouey i noûtro patouè*. Dictionnaire du patois de Nendaz, Nendaz

Rousselot, Pierre-Jean (1891), *Les modifications phonétiques du langage étudiées dans le patois d'une famille de Cellefrouin (Charente)*, Paris

Schüle, Rose-Claire (2006), *Inventaire lexicologique du parler de Nendaz (Valais)*. Vol. 3: *L'âme et l'intellect*, Tübingen

Séguy, Jean (1973a), «La fonction minimale du dialecte», in: *Les dialectes romans de France à la lumière des atlas régionaux*. Paris, 27-42

Séguy, Jean (1973b), «Les atlas linguistiques de la France par régions», *Langue française* 18, 65-90

Terracher, Adolphe-Louis (1913-14), *Les aires morphologiques dans les parlers populaires du Nord-Ouest de l'Angoumois*. 2 vol., Paris

Vaugelas, Claude Favre de (1647): *Remarques sur la langue françoise*. Facsimilé de l'édition originale, édité par Jeanne Streicher, Paris (1934)

VSI = Sganzini, Silvio et al. (1952-), *Vocabolario dei dialetti della Svizzera italiana*, Lugano

Walter, Henriette (1976), *La dynamique des phonèmes dans le lexique français contemporain*, Paris

Zimmerli, Jacob (1899), *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz*, vol. 3: *Die Sprachgrenze im Wallis*, Basel/Genève